

# Ras le pompon

Valérie Vallin

Valérie Vallin

Ras le pompon

© Valérie Vallin, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-7868-9

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À ma grand-mère...

# 1

Elle battait la mesure avec la pointe de ses pieds. Assise sur un large fauteuil en velours rouge et argent, elle battait la mesure. Maintenant même son index tapotait la coupe de champagne qu'elle tenait entre ses doigts. Les petites bulles s'entrechoquaient à chaque percussion.

Elle adorait le jazz, surtout celui d'avant, le jazz des débuts, le jazz de Louis Armstrong. Elle l'aimait comme on aime un vieux copain. C'est son père qui l'avait initié au jazz en laissant traîner des pochettes de disques 33 tours sur la table du salon et en laissant s'envoler certains soirs, des notes de trompettes jusqu'à sa chambre. Depuis « Satchmo » avait toujours été là, pour lui donner du courage ou de l'inspiration. Bien sûr, il y'avait Ella, mais Ella, elle l'écoutait lorsqu'elle se sentait bien, tellement bien qu'il fallait le partager avec quelqu'un. Alors comme elle n'avait personne avec qui elle voulait célébrer son moment de bonheur, elle prenait un disque d'Ella. Elle le glissait dans le lecteur, la voix de cette femme félicitait Lou et l'encourageait à continuer. Personne d'autre qu'Ella ne pouvait chanter avec autant de ferveur ce que Lou ressentait. Ces victoires si intimes, si profondes, tellement désirées, tellement espérées, imaginées. Ces triomphes irréalisables pour certains, qui droit dans les yeux lui prédisaient défaites et échecs.

Alors plutôt que d'être déçue et que certains lui sabotent ses réussites, c'est avec Ella qu'elle chantait, dansait le plus dérisoire de ses triomphes, le plus insignifiant de ses instants de gloire. Chaque petits succès étaient un pas, un petit saut vers son bonheur, sa vie à elle. Chacun d'eux méritaient les acclamations, les applaudissements, les feux d'artifice et les plus beaux orchestres.

Lou ne partageait plus ses bonheurs mais ni sa famille, ni ses copines, ni ses amis n'y prêtaient attention. Ils étaient bien trop occupés à contempler leurs vies, à admirer leurs tracas, à partager leurs angoisses les uns avec les autres. Autres dont Lou faisait partie. Elle écoutait quotidiennement les plaintes, les jérémiades, les récits sur la difficulté de vivre en couple, les histoires de gens qu'elle ne connaissait pas mais dont il était capital d'écouter les mésaventures, sans oublier les récits d'antan qui resurgissait fréquemment.

Lou détestait revenir en arrière. Le passé, pas toujours simple, elle n'avait aucune envie de le raconter, ni même de l'évoquer. Il faisait partie d'elle, de son ADN, il avait construit la femme d'aujourd'hui, elle en était pleinement consciente et ne le reniait pas, mais vivre avec, jamais !

Alors, elle prenait sur elle pour écouter que « son ex est un sale con et que heureusement qu'il était parti et qu'elle avait bien morflé dans son corps et dans sa tête parce qu'avec lui à ses côtés elle n'aurait jamais pu s'épanouir... Elle n'aurait été qu'une mémère au foyer, entre les gosses, la vaisselle et son bonhomme... ». Elle pouvait le croire puisque c'était sa copine divorcée deux fois, qui sautait d'un coq à un âne, qui le lui disait, en pleurant sur ses mésaventures amoureuses.

Elle attendait la fin de son historique et tentait pour la énième fois de faire entendre à sa copine que ce passé était révolu, périmé et qu'elle aurait préféré être une mémère tout sourire au foyer, que de constater après vingt longues années de mariage, l'effroyable vérité. Elle avait épousé, elle avait vécu toutes ces années avec un lâche, un menteur, un traître et un déserteur. Bref, son prince charmant était un usurpateur !

La copine quant à elle, lui lâchait un « ouais » sans enthousiasme et reprenait le chapitre douloureux de son histoire avec Gérard 4, qui, lui, avait préféré aller jouer au tennis plutôt que de la regarder se peindre les ongles des pieds.

Malgré tout, Lou écoutait toujours attentivement, patiemment et faisait preuve d'une véritable empathie envers les peines ou les contrariétés de son entourage. Peines et contrariétés qui lui paraissaient souvent disproportionnées et les solutions si évidentes, si simples.

— Quitte-le ! Pars, puisque tu n'es pas heureuse. Rien ne te retient puisque rien ne vous lie !

Elle n'avait jamais été écoutée, ni entendue et ses copines continuaient semaines après semaines les mêmes reproches au sujet de l'homme qui partageait leurs nuits.

## 2

Assise sur son fauteuil rouge et argent, Lou continuait à savourer sa deuxième coupe de champagne et au rythme d'Armstrong, elle s'évadait. La voix rocailleuse l'emmenait là où elle se sentait bien. Elle se ressourçait. Sa tête se vidait et se remplissait d'idées fabuleuses, de pensées extraordinaires, de conseils inédits adaptés à sa vie.

Elle n'avait aucune envie de parler, ni d'être abordée. Elle désirait simplement être bien, sans personne. Sans personne pour lui raconter son incroyable vie qui ressemble tellement à d'autres vies. Les mêmes histoires, les mêmes dégâts, les mêmes souffrances, les mêmes larmes...

Lou ne voulait rien et surtout pas de bruits de mots, pas de succession de syllabes, enrobées par des consonnes et des voyelles creuses. Des pronoms, des adjectifs ternes, sans noblesse ni voilure servis par des bouches encombrées de paroles répétées à l'infini, surplombées de regards éteints sans la moindre étincelle, proposant un avenir terne et annonçant déjà, une vie à deux se résumant à une solitude insupportable alors autant la partager !

Parfois, se sentant à la limite de l'apnée, Lou coupait la parole à l'homme à la bouche pleine de maux, s'excusait et laissait planté là « Moi Je », qu'elle apercevait plus tard en grande conversation avec une femme attentive et bien élevée.

D'autre fois, elle s'ennuyait tellement lors d'une soirée, qu'elle se voyait chez elle, détendue, allongée sur son canapé, jazz en fond musical, un livre à la main, enveloppée d'une lumière douce et chaleureuse. L'idée de cette atmosphère l'enchantait. Alors, elle partait retrouver Nat King Cole. Dés lors, elle ne pensait plus à rien. Ni projets, ni réussites. Elle était là paisible, présente, dans un univers qu'elle affectionnait. Elle touchait du doigt la quiétude.

Le piano noir brillait. Lou apercevait les flammes des bougies qui se

reflétaient sur les tables. Le pianiste souriait en jouant les airs les plus connus et rendait, ceux qui écoutaient, visiblement heureux. Lou le regardait avec attention et, comme elle en avait l'habitude, se demandait qu'elle était sa vie.

Il ne portait pas d'alliance, avait une petite quarantaine séduisante, vêtu d'un costume gris clair, d'une chemise assortie ton sur ton avec une cravate qui se voyait à peine tant sa couleur mimait celle de la chemise. Ses chaussettes d'un gris identique habillaient ses chaussures en cuir noir qui rappelaient la brillance du piano. La seule note de couleur était ce petit trait blanc qui s'échappait de la poche poitrine de sa veste. Son sourire donné à chaque personne qui le regardait, dévoilait des dents éclatantes avec un léger chevauchement. Les notes jouées étaient claires et les mélodies s'enchaînaient. Il semblait prendre du plaisir à jouer.

Deux femmes, d'un âge certain, assises face à lui et qui devaient séjourner à l'hôtel, lui souriaient avec connivence et lui offrirent une coupe de champagne. Le breuvage à bulles fut posé sur un petit napperon au nom de l'hôtel, près de lui, sur le piano. Il articula un « merci » muet en direction de ses deux amies accompagné d'un sourire des plus enjôleur. Ravies de leur petit effet, les deux camarades lui adressèrent leurs plus belles pauses, mains sur les hanches, poitrines en avant, le tout accompagné, pour l'une d'entre elles, d'une bise envoyée en soufflant sur une main aux ongles rouges et aux doigts lourds de bagues. Toutes les deux se regardèrent en éclatant de rire, se donnèrent une bonne tape dans les mains, comme pour se féliciter d'avoir marqué un but.

Lou regardait cette scène avec un réel plaisir, aux premières loges. Elle s'attachait aux moindres détails comme lorsqu'elle revoyait pour la dixième fois « Pouic Pouic » et qu'elle découvrait que derrière Jacqueline Maillan un détail du décor lui avait jusqu'ici échappé.

Le pianiste sirotait sa coupe entre chaque morceau. Il enchaînait standards sur standards et comme il fallait s'y attendre, les notes annonçant « Me babe just cares for me » chantée par Nina Simone, s'envolèrent dans le bar. Lou n'aimait pas cet air, trop entendu, trop écouté de force, à toutes les sauces. Pour l'aimer à nouveau, il faudrait selon Lou, le dépouiller de tous ces instruments, le chanter tout nu. De cette façon il reprendrait son véritable sens, sa pureté. Pour le moment elle le trouvait usé, rapé.

Le pianiste s'était mis à fredonner, ce qui enchantait ses deux admiratrices, au



bord de l'excitation.

Lou regagna la terre ferme lorsqu'elle vit son téléphone vibrer sur la table. Elle tendit le cou pour lire le nom qui s'affichait sur l'écran, lorsqu'elle l'aperçu, elle enclencha le bouton silence pour faire taire l'appel. Puis elle patienta quelques secondes pour savoir si on lui avait laissé un message. L'écran s'alluma pour lui signaler qu'un message vocal était enregistré dans sa messagerie. Elle l'écouterait plus tard. Elle repoussa le bouton silence afin de libérer la vibration au cas où l'appel viendrait de son essentiel.

En relevant la tête, Lou s'étonna de la disparition du pianiste. Elle l'aperçu en grande discussion avec deux hommes au bar. La conversation semblait conviviale tandis que les copines le scrutait du regard en minaudant et en ricanant entre elles.

Lou s'enfonça dans son fauteuil, croisa les jambes et fit de son mieux pour ne songer à rien, seulement profiter du moment, être dans le superficiel, dans le léger. Magnifique chanson de Michel Berger et France Gall pensait Lou. Elle voulait attendre encore avant de rentrer chez elle. Elle pouvait prendre son temps, son fils, avec qui elle vivait, avait une projection d'un film de Buster Keaton. Une pépite lui avait-il précisé, un joyau qu'un anonyme avait retrouvé lors d'un déménagement. Un petit bout de film récupéré et très certainement en très mauvais état mais qui, pour des amoureux éperdus de Keaton valait tout l'or du monde. Alors, elle savourait cette parenthèse où rien ne la pressait.

Le pianiste repris sa place et démarra son récital avec Franck Sinatra et « Moon light Serenade » suivit par « Stranger in the night ». Lou était ravie, elle aimait beaucoup Sinatra. Sa voix, sa fausse nonchalance, cette force donnée par l'artiste, durant trois minutes, à l'auditeur qui a le sentiment que tout dans la vie est magnifique, merveilleux. Lou le savait bien que tout n'est pas merveilleux dans la vie. Elle avait mis des années à sortir du trou dans lequel on l'avait poussé. C'est pourquoi, désormais elle profitait pleinement avec un bonheur non dissimulé de ces moments de futilité et de temps suspendu.

Sous ses pieds Lou sentait la douceur de l'épaisse moquette. L'épaisse

moquette de ces palaces où les pas ne s'entendent pas, où tout est feutré, où les paroles sont toujours bienveillantes, où les talons des chaussures sont silencieux. Elle aimait se retrouver dans cette ambiance, comme si pendant un instant le temps prenait une pause, faisait une petite halte.

Lorsque son fils était bébé, elle avait fréquenté de nombreux palaces. Son ex-mari était un joueur et le casino invitait la petite famille à venir passer quelques jours à l'hôtel. Lou ravie de passer un séjour au bord de la mer avec son bébé et son mari, n'hésitait jamais. La petite famille partait toujours le sourire aux lèvres, chacun pour des raisons différentes. Bébé César adorait les voyages en voiture, Lou était contente de profiter de son bébé et de son mari et Ben était excité par la seule idée de poser plusieurs jetons sur le 17. Une fois arrivés et installés à l'hôtel commençait la sérénade du joueur. Après une promenade sur la plage, poussette, accessoires divers, sable dans les chaussures et plein les mains, et une fois rentrés dans la chambre, son joueur de mari se volatilisait le temps du bain de bébé, pour disait-il « prendre la température » des tables de jeux. Lorsqu'il revenait bébé César avait diné, était couché son doudou dans le creux de sa petite épaule, les yeux mi-clos, le marchand de sable venant de passer. Ben commandait un repas via le room-service et une fois avalé repartait illico afin de vérifier si « la température » des tables la nuit lui était plus propice. Bref, Ben passait le plus clair de son séjour autour des tables de jeux, assis devant les machines à sous et ne profitait ni de la beauté des lieux, ni de son fils, ni de sa femme. Lou passait la matinée du lendemain seule avec César, Ben étant d'une humeur massacrant, « la température » ayant fait fondre ses billets, il restait couché jusqu'au déjeuner de midi. Alors Lou se concentrait sur son bonheur d'être là avec son petit et malgré la peine qui lui serrait le ventre, elle faisait abstraction de l'atmosphère pesante qui lui était imposée par son mari.

Mais maintenant, à cette heure, elle était maîtresse de son ambiance et ne comptait pas se laisser importuner ni emmener vers un univers glauque.

Lorsque Lou sortit de ses pensées, elle constata que les tables autour d'elle étaient toutes occupées par des couples, des amis, des habitués qui venaient se ressourcer après leur journée de travail, se relaxer autour d'un verre. Les